

proclamation de cette vérité ; mais chez nous, et un maître enseignant de cette façon, ses élèves, jusqu'aux plus petits, croiraient qu'il se moque d'eux, et ils le lui rendraient, soyez-en sûr.

Il ne faut pourtant pas être plus enfantin que l'enfance, plus naïf que la nature. La forme naturelle du langage du petit enfant, quand vous lui montrez un oiseau, ce n'est pas de dire naïvement : « 1^o Cet oiseau a une tête ; 2^o cet oiseau a deux pattes ; 3^o cet oiseau a deux ailes, » c'est de s'écrier : « Oh ! la jolie petite tête ! Oh ! comme il a de gentilles pattes, de belles plumes, de grandes ailes ! ». Messieurs, n'essayons pas de refaire le corbeau des enfants. Ce ne sont pas les automatés pensants et parlants, ce sont des enfants, demain des hommes comme nous. Ils ont besoin d'apprendre à parler, à juger, à regarder, mais ils n'ont pas besoin pour cela qu'on leur fasse faire pour ainsi dire l'exercice à la prussienne dans le domaine de la pensée. (*Applaudissements.*)

Ce sont ces motifs qui ont inspiré chez nous, il y a longtemps déjà, une réaction contre l'abus de ces prétendus exercices d'intuition où il n'y a plus rien d'intuitif. Une femme d'un grand sens et d'un grand cœur, en avait pris l'initiative. Madame Pape-Carpantier (*applaudissements*), refusant de se plier à cette discipline intellectuelle par trop aride et par trop minutieuse, a cherché à faire de la leçon de choses française une leçon vivante, une leçon parlée et pensée. Mais, si remarquables que soient les exemples qu'elle nous a laissés, elle-même n'aurait pas voulu qu'on les prit servilement pour des modèles et qu'on s'appliquât à les calquer.

La seule bonne leçon de choses est celle que le maître fait lui-même, celle dont il trouve le sujet, les détails, le ton, le degré, la forme et le fond enfin, suivant l'âge et les connaissances de ses propres élèves. Lui seul peut l'approprier aux vrais besoins de son jeune auditoire. Si la leçon de choses n'est pas indéfiniment variable, souple et mouvante comme la parole et comme la pensée même, elle n'est qu'un article de plus dans le programme, un fardeau de plus pour la journée du maître et de l'élève. Pour qu'elle ait sur l'école la bonne influence qu'on en attend, il faut qu'elle soit l'âme de tout l'enseignement ; il faut qu'elle y entre comme le levain dans la pâte pour animer, remuer, échauffer la lourde et froide masse d'études techniques dont l'enseignement primaire ne sera jamais dispensé.

Je ne souhaite donc pas, — je vous l'avoue et permettez-moi de vous le dire en toute sincérité, — de voir la leçon de choses commencer et finir à heure fixe. Qu'elle se fasse tantôt à l'occasion de la leçon d'écriture ou de lecture, tantôt à propos d'une dictée, d'une leçon d'histoire, de géographie, de grammaire, etc. Qu'elle se fasse en deux minutes au lieu de vingt, elle n'en vaudra que mieux ; souvent elle consistera non pas en une série de questions numérotées, mais en une question vive, précise, nette, qui provoquera une réponse semblable ; souvent ce sera un croquis au tableau noir qui vaudra mieux que toute une description. Un jour la leçon de choses sera une visite au musée cantonal, à un établissement industriel, à un monument historique ; ou bien une promenade topographique, ou une course dans les bois, une chasse aux insectes ou aux plantes. Une autre fois, en classe même, ce seront des exercices pris en dehors de tous les livres : on demande aux enfants, par exemple, d'apporter demain des feuilles de deux arbres qu'ils n'ont jamais peut-être pensés à distinguer, le poirier et le pommier, le pin et le sapin, ou telles espèces de peuplier ; ou bien c'est telle pierre, tel minéral, tel échantillon de bois, tel produit manufacturé qui se trouve dans la contrée, mais qui manque à notre petit musée scolaire ; il doit toujours manquer quelque chose à un musée scolaire, et je ne serais pas fâché si l'on me disait que chaque géné-

ration scolaire est obligée de le reconstituer, pour ainsi dire à nous, par ses propres recherches : le grand profit à tirer de ces petits musées de leçons de choses, ce n'est pas de les avoir, c'est de les faire.

À d'autres moments, — et il y faudra revenir souvent, car c'est une notion qu'on a de la peine à graver dans l'esprit des enfants, — on exercera à s'orienter avec ou sans la boussole, à l'aide du soleil ou de l'étoile polaire. On formera de même leur œil à la mesure et à l'évaluation approximative des longueurs, des distances, des superficies, des poids, des volumes. Il y a des élèves de nos lycées, très-forts en mathématiques, qui ne seraient pas capables d'estimer la contenance d'un champ, le poids d'un sac de blé, ou le volume d'un tas de pommes de terre. Je voudrais que pas un élève ne sortit de l'école primaire sans voir l'œil et le toucher sinon infaillibles, du moins parfaitement exercés à ces mesurages intuitifs ; c'est une des conditions pour que le dessin se généralise dans nos écoles.

Plus tard, quand les enfants ont ainsi l'esprit en éveil, on pourra passer de l'observation pure et simple des objets à l'observation sur vie, régulière, à de petites séries d'expériences, qui demandent de la méthode : au printemps, par exemple, on leur fera suivre et noter jour par jour dans un aquarium ou dans la mare voisine la merveilleuse série des transformations des batraciens les plus communs, grenouille ou salamandre ; il y a en Suisse de petites sociétés de jeunes gens, de garçons de douze à seize ans, qui s'exercent ainsi avec beaucoup de délicatesse et de patience à faire des observations faciles d'histoire naturelle élémentaire. Une autre année, ou mieux plusieurs années de suite on leur fera remarquer dans quel ordre, à quelles dates précises les arbres se couvrent de feuilles, de fleurs, de fruits, et dans quel ordre inverse ils les perdent : combien de gens seraient embarrassés de vous dire lequel a le premier ses feuilles, le chêne ou le marronnier !

Mais en voilà plus qu'il ne faut pour montrer que la leçon de choses n'a pour ainsi dire pas d'autres bornes que celles de votre temps et de vos forces. Une seule recommandation résume toutes les autres : que la leçon de choses ne dégénère jamais en une leçon de mots ; que ce soit toujours la chose elle-même qui fasse la leçon, et non pas vous à propos de la chose.

Ce que les Américains appellent *object lessons*, ce n'est pas une leçon sur les objets, c'est une leçon par les objets eux-mêmes.

IRRÉGULARITÉS

DE

L'ORTOGRAPHE FRANÇAISE.

I

MOTS DIVERS QUI, CONTRAIREMENT À LA DÉRIVATION OU À L'ANALOGIE, S'ÉCRIVENT OU SE PRONONCENT DIFFÉREMENT.

(Suite.)

Embonpoint. Ce mot s'écrivait autrefois **EN BON POINT**. On devrait écrire aujourd'hui **EN-BON-POINT** ou **EMBOINPOINT** si on voulait réunir les trois mots en un seul, en observant la règle qui veut que *p* et *b* soient toujours précédés dans notre langue d'un *m* et non d'un *n*. Il faudrait donc pour faire disparaître une singulière complication d'orthographe convertir en *m* le *n* de **bon** comme on l'a déjà fait pour celui de **en**.

Entre-bâiller et entre-couper. Pourquoi écrire avec un trait-d'union le premier mot et le supprimer dans le second, ces verbes étant de la même espèce et formés de la même manière ?